

# Journal intime d'un rescapé de « Charlie Hebdo »

Antonio Fischetti raconte sa vie après la fusillade du 7 janvier 2015, à laquelle il a échappé

## JE NE VEUX PLUS Y ALLER MAMAN



Il est allongé sur un sofa, dans son jean qu'il ne quitte jamais. Mais Antonio Fischetti, 64 ans, chroniqueur à *Charlie Hebdo*, filme davantage une performance qu'une séance de psychanalyse, dans son film intitulé *Je ne veux plus y aller maman*. L'homme qui l'écoute, assis derrière, n'est autre que Yann Diener: le psy a repris la rubrique de sa consœur Elsa Cayat, chroniqueuse de *Charlie* qui a péri lors de l'attaque terroriste du 7 janvier 2015, avec sept autres membres de la rédaction du journal satirique – les dessinateurs Cabu, Charb, Honoré, Tignous et Wolinski, l'économiste Bernard Maris, le correcteur Mustapha Ourrad. Bien que grièvement blessés, certains ont survécu, comme Riss, Philippe

Lançon, Simon Fieschi – ce dernier a été retrouvé mort le 17 octobre.

Au total, la fusillade perpétrée par les frères Chérif et Saïd Kouachi, en représailles aux publications des caricatures de Mahomet, a fait 12 morts. Fischetti n'avait pu assister à la réunion de rédaction du 7 janvier: il était allé à l'enterrement de sa tante – de même, Luz était arrivé en retard, et fait aussi figure de « rescapé ».

### Essai libre, poignant

Comme dans la chanson enfantine, évocatrice de peurs, à laquelle fait écho le titre du film, Fischetti capte son tourbillon mental. Jusque chez lui, dans sa baignoire, le torse et la tête recouverts de mousse, brandissant la pomme de douche, telle une statue de la Liberté empêtrée. On le suit aussi sur sa moto, cheveux blancs sur cuir noir, parcourant la capitale à la rencontre de proches et de collaborateurs (comme Riss), ou

s'échappant en Bretagne pour ne pas rater Willem. Sa voix off nous livre ses états d'âme, à la manière, nous dit-il, de Woody Allen ou de Nanni Moretti. Cet essai libre, poignant et farfelu, revient de loin.

Il y a vingt ans, Fischetti avait démarré un projet de film sur la prostitution avec Elsa Cayat, laquelle était devenue chroniqueuse de *Charlie*. Relançant la cassette VHS de leurs premiers entretiens, le réalisateur nous plonge aux prémices de cette histoire: Fischetti y parle de son enfance, en Saône-et-Loire, dans un milieu catholique, et de toutes ces icônes de vierges qui peuplaient la maison familiale – ses parents, des « Ritals », dit-il, comme Cavanna (1923-2014), fondateur de *Charlie Hebdo*, tenaient une épicerie italienne. Puis, vers l'âge de 10 ans, Fischetti raconte qu'il découvrait les « *dessins sexuels* » de *Charlie*, grâce à ses sœurs qui ramenaient le journal. La collision de ces images le hante,

explique Fischetti à Elsa Cayat, laquelle n'en perd pas un mot, regard intense et malicieux.

Fischetti opère ce rapprochement fulgurant: « *A l'époque, je lisais Charlie, comme Hara-Kiri, surtout pour les dessins sexuels, qui alors scandalisaient. Aujourd'hui, ce sont les images religieuses qui condamnent à mort.* » Il poursuit: « *Sur l'échelle du tabou, on est passé des femmes nues à Mahomet.* » Il y a aussi ces jeux de mots ou télescopes, qui en disent long en psychanalyse. Fischetti confie à Yann Diener un rêve: il lévissait, au-dessus des autres. Mais il ajoute aussitôt: « *Elsa m'aurait dit sans doute: "Tu l'évitais, avec un 'l' apostrophe."* » Ainsi navigue le film, dans les affres du survivant, pour avoir raté, ou évité malgré lui, la réunion de *Charlie* du 7 janvier 2015. ■

CLARISSE FABRE

Documentaire français  
d'Antonio Fischetti (1 h 51).